

Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
Journal :
SUR SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolution.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PARIS
de
l'Institution
8 PLAT. PAR MOIS.

Almanach Français.

JEUDI 20 octobre. — Bataille de Navarin (Grèce), par le général de Rigny (1827).

MONTÉVIDEO, 19 Octobre.

On serait tenté de croire, au premier abord, que la grande question de l'organisation de l'industrie, qui s'agit en Europe et en ce moment surtout en Angleterre, n'offre pour le pays où nous écrivons, qu'un simple intérêt de curiosité. Ce serait là une erreur dangereuse pour l'avenir de ce pays. Ce qui se passe, en effet, aujourd'hui en Angleterre, n'est autre chose que la démonstration bien évidente des deux grandes vérités suivantes, dont tous les peuples moins avancés en industrie doivent chercher à faire leur profit :

1^o. Les entreprises industrielles et agricoles qui se poursuivent avec de grands capitaux et avec toutes les ressources de l'exploitation en grande échelle, assurent un prompt développement de richesses et de perfectionnements de tous genres.

2^o. D'un autre côté, lorsque les travailleurs ne sont pas intéressés, pour une part quelconque, dans les résultats et les bénéfices du travail, ce développement de progrès et de richesse ne fait qu'aggraver chaque jour d'avantage la position déjà précaire des travailleurs, et ne tarde pas à compromettre l'ordre et le bien-être universels.

Cette partie de l'Amérique du Sud est peut-être, mieux que toute autre, en position de proflter de la leçon que lui offre en ce moment l'Angleterre; car ici, d'un côté, le pouvoir est moins entravé qu'en Europe, et il n'a pas à lutter contre la ligue puissante des grandes fortunes industrielles qui, en

France et en Angleterre, imposent déjà leurs volontés au pouvoir. Il y a ici beaucoup à faire; les capitaux et les bras ne manquent pas; et, avec le mouvement commercial déjà créé, il ne faut que la paix pour ouvrir à ce pays, par l'installation de grands centres de production agricole et industrielle, un brillant avenir de puissance et de prospérité. — En temps et lieu, nous examinerons, sous le point de vue pratique, cette question si intéressante. Aujourd'hui, nous voulons compléter la démonstration que nous avons commencée dans nos articles précédents, et, dans ce but, nous allons citer un chapitre d'un volume de M. Victor Considerant, l'un des écrivains dont le talent et l'activité persévérente ont rendu le plus de services à la cause de la réforme sociale.

Sur le mouvement qui emporte la civilisation européenne vers la féodalité industrielle.

Les financiers soutiennent l'état comme la corde soutient le pendu.

MONTESQUIEU.

Il est vaguement admis qu'une nouvelle aristocratie se forme maintenant dans notre état social. Voilà tantôt six ans que nos journalistes s'aperçoivent que l'argent est une puissance qui commence à remplacer celle des parchemins. Ils se sont doutés que la propriété et le coffre-fort sont en train d'enlever l'influence politique et sociale: ils ont eu la perspicacité de signaler ce fait qui crève les yeux; — et puis, ça été tout. Ils ont fait là-dessus un peu de littérature, chacun suivant sa nuance; ils en font même encore souvent sur ce sujet. Plusieurs d'entre eux disent bien que c'est très mal, que cela n'est pas convenable, et qu'il ne faut pas que cet envahissement s'accomplice. Ils sont les

amis du pauvre, de l'ouvrier, du commerce, eux, ils sont les amis de tout le monde; ils ne veulent pas que l'argent soit maître! Oh non, ma foi, ils ne le veulent pas! ils protestent même très vivement contre ce... et puis, ils sont les dévoués apôtres de la concurrence, de la libre concurrence, de ce grand bienfait de l'esprit philosophique qui est toute leur science sociale, toute leur religion économique... et qui conduit tout droit à la féodalité industrielle; résultat dénoncé et démontré déjà scientifiquement par Fourier, il y a vingt six ans.

Il est bien vrai que M. de Sismondi, l'économiste, après un voyage d'outre-mer, est revenu annoncer sur le continent que l'Angleterre était pleine de prodiges industriels, et qu'en même temps aussi, elle regorgeait de pauvres, et d'un peuple de meurt-de-faim; — que l'industrialisme, n'est jusqu'à présent que la région des chimères.

Mais M. Say, l'illustre M. Say, le coryphée de la science, répliqua au sacrilège qui osait suspecter l'économisme et l'industrialisme assis sur la libre concurrence. — Lui, il n'en criait que plus fort le grand *laissez faire*, *laissez passer*, et il est allé ainsi saintement jusqu'au bout de sa carrière, sans doute, sans incertitude; il est mort dans sa foi: Dieu fasse paix à son âme! mais aussi, par grâce! que l'on fasse trêve à sa désastreuse théorie. En attendant, voici des paroles de M. de Sismondi, qui sont précieuses à recueillir de la bouche d'un économiste, — économiste un peu hérétique, il est vrai:

La situation périlleuse de l'Angleterre tient surtout au système des grandes fermes; la nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main d'œuvre, et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitaient ses champs. Il n'y a plus de paysans dans les campagnes;

fidèle à son mari, elle le fait mourir à force de petits chagrins et de mesquines tracasseries.

Et il aurait pu ajouter que la fidélité dont madame Rosalie Lauter se targuait, pour être sur les autres points si parfaitement insupportable, n'était nullement comprise par le peu qu'elle réservait à son mari.

Il arriva vers ce temps que M. Lauter fit un voyage de deux mois. M. Stoltz vint, comme de coutume, tous les jours à la maison. Il n'y avait pas bien loin de cinq mois que Stoltz et Rosalie se disaient chaque jour qu'ils suivaient par les indices les plus clairs, par les preuves les plus convaincantes lorsque Stoltz sentit le besoin de ne pas échapper plus longtemps son amour à madame Lauter, et lui tint à peu près ce langage.

Il est un secret qui m'opresse, un secret qui me remplit le cœur, qui est à chaque instant sur mes lèvres, et que j'ai eu jusqu'ici le courage et la force de vous dérober; et en ce moment, où il faut que je parle, où je suis décidé à vous ouvrir enfin mon cœur, j'hésite, tant je redoute votre étonnement et votre indignation.

— Je vous aime.

— Hélas! dit madame Lauter; je ne serai avec vous ni prude, ni dissimilée. Il est un secret inconnu au monde entier et que je voudrais me cacher à moi-même: je vous aime aussi, vous seul occupez mon âme et ma pensée; je ne vis que pour vous; votre image est présente pour moi et le jour et la nuit; mais n'espérez pas que jamais j'oublie mes devoirs un seul instant.

Stoltz pleura, gémit; madame Lauter fut in-

FEUILLETON.

Geneviève.

Un jour, M. Stoltz et madame Lauter restèrent seuls un quart d'heure sans se parler. Au bout de ce quart d'heure, tous deux comprirent la difficulté de la situation, et M. Stoltz dit, comme s'il eût mis un quart d'heure à méditer cette pensée hardie: "il fait bien mauvais temps aujourd'hui." — Il y a une certaine manière de dire: "il fait bien mauvais temps aujourd'hui," qui signifie tout simplement: "je vous aime, je vous désire, je vous adore." On ne se dit: "je vous aime," en propres termes, que quand on a épousé toutes les autres manières de le dire; et il y en a tant, que l'on n'arrive quelquesfois à dire le mot que lorsqu'on ne sent plus la chose et que le mot est devenu un mensonge.

M. Lauter rentra alors. Pour madame Lauter, elle fut distraite et préoccupée pendant deux jours; la voix de Stoltz lui bourdonnait sans cesse aux oreilles.

Mon Dieu qu'avez-vous donc, dit M. Lauter le troisième jour, que vous ne répondez à rien de ce que je vous demande? Vous paraissiez triste et ennuier; vous vous promenez seule dans le jardin; quand j'arrive pour vous rejoindre, causer avec vous de ces fleurs, de ces arbres que nous aimions ensemble, vous me suivez; je suis horriblement seul; il me semble ici qu'il y a

quelqu'un de mort, et ce quelqu'un est la douce confiance qui a tant d'années éveillé notre vie.—Vous n'êtes plus ni affable, ni prévenante pour personne; il semble que vos enfants et moi nous vous soyons devenus odieux.—Vous étiez la joie et la paix de la maison; vous en faites aujourd'hui une maison de tristesse et de discorde.

Madame Lauter fut intérieurement très irritée de ces représentations de son mari; elle pensait que toute la terre lui devait savoir gré des limites qu'elle avait imposées à son sentiment pour Stoltz; son mari surtout, pour lequel elle se conservait au prix de tant de combats, eût dû se montrer plein de gratitude et de réénération. Elle ne songeait pas assez que ces combats et cette victoire étaient ignorés, et que, s'ils étaient évidents, M. Lauter eût bien pu s'en affliger et s'en offenser presque autant qu'une défaite. Elle répondit avec aigreur qu'il était bien malheureux pour une femme de ne pouvoir être appréciée par son mari; que néanmoins, malgré ses injustices et son humeur insupportable, elle n'oublierait jamais ce qu'elle se devait à elle-même et qu'elle resterait toujours fidèle à ses devoirs, comme elle l'avait toujours été.

M. Lauter lui répondit qu'il rendait justice à ses meurs et à sa sagesse, mais que les devoirs d'une femme consistent dans bien d'autres choses que la fidélité à son mari; qu'elle doit être la providence, la consolation, l'attrait et le charme de la maison; qu'une femme n'a pas rempli exactement ses devoirs si, tout en restant

on les a forcés de disparaître pour faire place aux *journaliers*. Les *journaliers* qui, sous les ordres des riches fabricants, font tout le travail de l'agriculture, sont dans une condition plus dépendante, à plusieurs égards, que les serfs qui acquittent la capitulation et la corvée.... et au plus haut terme de la civilisation moderne, l'agriculture se rapproche de cette période de corruption de la civilisation antique, où tout le prestige des champs était fait par des esclaves."

Sous-sous, Nouveaux principes d'économie politique.

A ces révélations ajoutons d'autres dont on ne contestera pas la valeur :

Assemblée des meilleures artisans de Birmingham, 21 mars 1837. Elle déclare que l'industrie et la fragilité de l'ouvrier ne peuvent pas être à l'abri de la misère ; que la misère des employés à l'agriculture était une ; quelle misère de l'industrie, d'un dans un pays où il existe une surabondance de virets. Avez davantage moins suspect, quel parti de la classe des maîtres d'ateliers, intéressés à réduire le salaire des ouvriers.... En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas, à éasser les bras où à faire crever de rire ?

Disons pourtant que, dernièrement, le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipiscence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats* auquel il répondait : C'était à propos des dernières affaires de Lyon, crises si graves et qu'on oublie si étrangement dès qu'elles sont passées !

Londres, chambre des communes, 28 février 1826. Mr. Hickinson, ministre du commerce, dit :

"Nos fabriciens détiennent emploient des milliers d'ouvriers qu'on tient à l'atelier depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : — combien leur échouent par semaine ? — Un scellé et demi, trente-sept sous de France, environ cinq sous et demi par jour, pour être à l'atelier dix-huit heures, surveillées par des contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui sortira d'un instant."

(*Nouveau Monde*, page 35.)

Est ce là l'esclavage de l'art ? qu'importe que l'esclavage provienne du seigneur ou de l'impérieuse nécessité de gagner un morceau de pain ?

Aussi la *Quarterly-Review*, dit-elle : " Il résulte de la législation actuelle, que les ouvriers et leurs familles sont aussi complètement (1) adstricte à la glèbe dans toute l'Angleterre, que les serfs des temps féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme mais à la paroisse qu'ils sont attachés.

La *Quarterly-Review* avoue le fait; seulement, elle le met sur le compte de la législa-

(1) Adstricte glèbe, attachés à la glèbe.

tion, ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'il est bien entendu aujourd'hui que toute espèce de mal a sa source dans la chose politique ; on veut absolument que tout ressorte d'elle. — C'est qu'aussi c'est un si bon thème d'opposition à paraphraser que celui-ci : " Le peuple est réduit à la misère par les gouvernements. " — Et quand on vous jure sa parole d'honneur que c'est le gouvernement qui est cause que le peuple meurt de faim, qu'auriez-vous à dire si vous étiez de son bord ? N'entendons-nous pas tous les jours un concert de journalistes qui soutiennent, affirment, et sérieusement encore, que c'est le principe monarchique qui pèse sur les rangs inférieurs de la société, et réduira le pain des ouvriers.... En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas, à éasser les bras où à faire crever de rire ?

Disons pourtant que, dernièrement, le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipiscence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats* auquel il répondait : C'était à propos des dernières affaires de Lyon, crises si graves et qu'on oublie si étrangement dès qu'elles sont passées !

" Les événements de Lyon n'ont, à nos yeux, aucun couleur républicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer l'eur cause est plus profonde et plus grave ; elle tient à l'état de notre société commerciale et industrielle. Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est pas au pouvoir d'aucune forme politique de guérir. Nous serions une république que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aurait à faire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chancelle dépend du mouvement et des viscosités du commerce. A moins de jeter ces facultés sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie."

(*Journal des Débats*, 22 février 1831.)

Voici ce que le lendemain, 23, le *National* avouait à son tour :

— Ah ! mon Dieu ! c'est une envie de femme grosse.

V.

Madame Reiss calomnait madame Lauter. — Mais madame Lauter traitait madame Reiss si laid qu'elle était bien vengée à l'avance. Néanmoins, madame Lauter était toujours fidèle à son mari ; elle passait quelquefois de longues heures avec Stoltz, à divulguer tous les petits défaits et tous les petits révélations de M. Lauter, à le présenter comme un homme incapable de comprendre et d'apprécier une femme comme elle ; comme un homme d'un esprit vulgaire, d'un tact grossier, d'un cœur sans déhanché ; à se dire la plus malheureuse des femmes ; à appeler Stoltz son ami, à appuyer sa tête sur son sein ; mais quelques efforts que put faire le jeune homme, c'était, avec les légères faveurs que nous avons mentionnées plus haut, tout ce qu'il pouvait obtenir de madame Rosalie Lauter, femme fidèle, attachée invinciblement à ses devoirs, dansant à chaque instant : je suis bien heureuse de n'avoir rien à me reprocher ; et trouvant fort risible et un peu plus odieux, que M. Lauter laissait percer quelques-uns de ces mouvements de jalouse et de mauvaise humeur.

Je suis figuré bien souvent que les femmes ne comprenaient rien à la poésie de l'amour, et qu'il n'existe pas une peut-être que saché bien ce que c'est que la poésie. — Certe au bal, et dans ces salles... Meilleurs les imprimeurs, où vous semblez voir ici des vers, imprimez-les en ligne de prose. — Laissez moi un peu faire comme ces fants des contes arabes qui jouaient au bouillon avec des palets de rubis et de topazes.

V.

A C.... S....

Certe, au bal, et dans ces salles où l'on vient pour se courtoiser, où les femmes se mettent nues, sous prétexte de *shabiller* ; ou des matins éveillés exhibent les épaulles de leurs femmes, ainsi que leurs seins et leurs bras (et plus ce que je ne dis pas, car toute la pudeur

" Nous sommes forcés de nous dire, avec le journal des *Débats* de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière, qu'en préoccupant sa partie généreuse et virgine des champs de batailles révolutionnaires.... Comme le gouvernement du 7 août ne fait la guerre qu'à l'intérieur, et ne sait armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est enracinée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée, peut-être, pour chercher des remèdes hors des réactions et des représailles."

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnaît d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation publique. C'est bien. On confesse franchement son ignorance et l'ignorance de tous les faiseurs d'opinion. C'est encore mieux.

Mais voici qu'il est le mal : on sent qu'il y a des remèdes à chercher hors des réactions et des représailles, et l'on se cramponne pourtant à une politique de réaction et de représailles ! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avouant son impératrice sociale ; car on confesse que le seul remède qu'on saurait employer consistait à changer la chair à misère en chair à canon ; à jeter sur des champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse de ces immenses populations ouvrières ! Et l'on reproche au gouvernement, comme une faute politique, de n'avoir pas fait ainsi ! — La faim ou la gueule du canon. — Belle alternative que nos hommes d'état de l'un et de l'autre bord offrent à leur peuple souverain !

Et puis ensuite... quand l'Europe aurait été bouleversée, quand vous l'auriez entièrement républicanisée, que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui reparaîtrait plus fort que jamais : — apparemment la guerre ne cesserait pas de grandes richesses ! — Alors, n'est-ce pas, vous jetez la partie vive et généreuse des prolétaires européens sur l'Asie et l'Afrique,

et vous républicaniserez les Tartares et les Chinois. — Et après ?....

Et le gouvernement, lui, que fera-t-il ? S'imagine-t-il que ses baïonnettes, ses coups d'épée de sergents de ville et les bâtons de ses assommeurs sont des denrées nourrissantes ? — Je ne suis pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un gouvernement qui est, se défende et maintienne ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre ; mais je crains que, dans son propre intérêt comme dans celui de la raison, de la justice et de la plus commune humanité, le gouvernement devrait prendre en considération la détresse sociale et y chercher un remède. (La suite à demain.)

Notice biographique sur la vie de Charles Fourier.

(Suite.)

Possédé d'ailleurs, au plus haut point, de la passion des voyages, Fourier ne se contenta pas d'en faire dans un intérêt commercial et pour le compte d'autrui. Les ressources qu'il pouvait tirer de sa famille, dont l'aisance était grande malgré la mort prématinée de son chef, lui permirent de visiter à son gré la plupart des villes, non seulement de la France, mais aussi de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la Hollande, et de s'arrêter dans les lieux qui lui offraient de l'intérêt. Et par suite du même penchant à tout voir, tout connaître, il changea souvent de maison et même de branche de commerce, malgré les propositions avantageuses que lui firent plusieurs de ses patrons, dans le but de le faire au près d'eux. C'est ainsi qu'on le voit employer alternativement à Lyon, à Marseille, à Rouen, à Bordeaux, etc.

Autant que le lui avaient permis les occupations qui assuraient sa subsistance, et dont il ne fut jamais à même de s'affranchir entièrement depuis la perte de sa fortune dans le désastre de Lyon, sous la terreur, il écrivit tous les genres de connaissances. L'étude des langues est la seule qui ne paraît pas avoir jamais eu pour lui beaucoup d'attrait. Il regardait leur diversité comme un des signes de l'état d'indépendance sociale de notre globe, comme un des nombreux indices, une des preuves de ce que le genre humain n'y était pas constitué encore dans la vraie destinée sociale. Si théorie, qu'il aurait dû initier, disait-il, l'écriture de l'*Universelle*, promet pour un de ses premiers résultats généraux, l'établissement de l'unité de langage par toute la terre. Rationallement, on ne peut en effet, que trouver déplorable qu'il faille que les hommes, de pays

à pays, et cetera... Mais il est une chose, une seule, il est vrai, peut-être par hasard, que l'on a su garder, soit par la maladresse, ou l'ignorance du cousin ou la clairvoyance ingénue d'une mère ou d'un oncle certain. — C'est encore une chose et rare et difficile, et c'est ce qu'on appelle une vierge ! On l'habille tout de blanc, et l'époux se rengorge au matin. — Ce n'était pas nini que je trouvais Camille, et que j'aurais voulu te présenter sur mon sein.

Il était jaloux, dans mes sombres délires, de la femme que tu sens, de l'air que tu respiras, qui s'emballe dans tes cheveux, du bel air du ciel qui contemple tes yeux ; j'aurais été jaloux de l'âme matinale, du son premier rayon venant teindre d'or les rideaux transparents ; j'aurais été jaloux de cet oiseau qui chante, que ton ciel cherche en vain tout bloqué sous l'ombre d'épinier aux rameaux blancs ; j'aurais été jaloux de cette jeune verte, dans un coin reculé de la forêt déserte, gardant sur son velours l'empreinte de tes pieds ; j'aurais été jaloux du fruit que mord la bouchée, j'aurais été jaloux du tissu qui te touche, qui te touche et vous enche ! O trésors enivrés ! j'aurais été jaloux du baiser que ton père, sur ton front est né poser ; et de l'eau de ton baïl, embrassant toute entière, toute entière d'un seul baiser.

Vierge d'âme et de corps, ignorante, ignorée, vierge de ses propres désirs, vierge qu'aucun n'a vue et déprise, vierge qui n'a jamais été même effleurée par de lourins soupirs !

Vierge qui n'attendrait — en elle recueillie, qui garde pour moi chaque sensation, vierge, dont l'âme encore incomplète, engourdie, tranquille, n'attendrait qu'un soleil second qui doit l'éveiller à la vie.

Virginité, grand Dieu ! rose dont chaque feuille tombe à son tour sur le gazon, et qui ne laisse, à celui qui la cueille, qu'une fleur de coquetterie ! Virginité, collier de perles rares, de belles perles d'Orient — qui s'échelle aux cheveux, — c'est l'encens qu'exhalé la terre, est la solennelle prière de la création entière au créateur ; — chaque fleur, chaque plante y mêle son odeur, — la campanule bleue en fleur dans nos prairies, l'impératrice, pied dans la neige des monts, et le grand cactus rouge, hôte des Arables, et les rugues des mers dans les grottes sans fonds, — l'oisiveté son dernier chant qui pleure, et l'homme des pensées qu'il ne sait qu'à cette heure.

Pour celui-ci, d'abord, pour la première fois, elle rougit être belle et parée ; par cet autre au moins, en dansant, fut serrée ; celui-là vit sa jambe, un certain jour qu'un bois on montait à cheval ; un autre eut un sourire ; un autre s'empara, tout en feignant de rire, d'une fleur morte sur son sein ; un autre osa baiser sa main — dans ces *jeux innocents*, source de tout de siéurs qui troublent les jeunes sens ; un monsieur à baïl, devant les grands parents, tout en baissant la tête, au peu le coin des lèvres ; on a rongé vingt fois d'un mot ou d'un regard ; on a rega des vers et rendu de la

gloire, perdent d'abord beaucoup de temps dans une étude pour ainsi dire toute mécanique et sans valeur intrinsèque, ayant de pouvoir parvenir à communiquer ensemble par la parole, dont ils ont tous éprouvant le même appareil d'organes. C'est que tout ce qui est l'œuvre de la nature porte le divin caractère de l'unité, qui n'existe pas d'autre la variété, et n'a rien de commun avec l'uniformité et la monotonie ; tandis que la duplicité n'est, elle, partout que le fait de l'homme faussé par des sociétés radicalement fausses, arbitraires et directement opposées aux vues de Dieu, comme aux lumières de la raison, cette autre émanation de l'esprit divin, correspondant au principe *mathématique ou nature* de l'univers (1).

(1) La nature est composée de trois principes éternels, inerçables et indestructibles :

1. = *Dieu ou l'Esprit (énergie)*, principe actif et moteur.

2. = *La Matière*, principe pas si et immobile.

3. = *La Justice ou les Mathématiques*, principe régulateur du mouvement.

(Fourier, *Théorie des quatre mouvements*.)

ENTREES du 19.

New-York, le 22 nuit, barque américaine *Horatio*, cap. Jaime Collier, consigné à B. Lebretton, avec 5012 planches pi ; une voiture, 15 boîtes à étoiles, 4 baluchons de paille, 1 id. châssis, 45 caisses bière 8 id. bleu de Prusse, 100 barils vinâge, 290 deniers en or.

Liverpool, le 22 nuit, barque anglaise *Argentina*, de 214 tx, cap. T. Tillon, consigné à Parthe Nédean et comp., avec 453 caisses effets, 157 balots idem, 124 biques, quincaillerie, 353 barils eaux, 43 bqs. bière, 630 marmites, 43 papets barres de fer, 63 caisses pétrole et une partie fer.

17. A VENDRE — Le 29 juillet, établissement du SALON DE FLORÉ, place de Cagouille, 11 personnes qui désiraient l'acheter peuvent se présenter au établissement.

Madame Thivron, à M. ARIZABALO (voir auxannonces de la page 4), vient de transmettre son dénié au place de la Matrice Jacquet.

18. BAL DU JARDIN. — Où les balles qui ont lieu tous les dimanches et jours fériés il y aura, dans cet établissement, une réunion de jeu de *chouette*. Diverses améliorations ont été faites, et une nouvelle salle a été ouverte pour la rafraîchisement.

19. Les consignes prévues pour les passagers venus à bord du navire le PAQUERET-BORDELAIS N° 2, qu'il ne doit pas dépasser le montant de leur passage qu'il emmène.

Cette annonce est faite afin de garantir les passagers contre la échéance nécessité de payer deux fois ce à quoi ils s'exposeraient en payant à d'autres qu'à M. ARIZABALO et PUJOS.

prose ; et cetera... Mais il est une chose, une seule, il est vrai, peut-être par hasard, que l'on a su garder, soit par la maladresse, ou l'ignorance du cousin ou la clairvoyance ingénue d'une mère ou d'un oncle certain. — C'est encore une chose et rare et difficile, et c'est ce qu'on appelle une vierge ! On l'habille tout de blanc, et l'époux se rengorge au matin. — Ce n'était pas nini que je trouvais Camille, et que j'aurais voulu te présenter sur mon sein.

Il était jaloux, dans mes sombres délires, de la femme que tu sens, de l'air que tu respiras, qui s'emballe dans tes cheveux, du bel air du ciel qui contemple tes yeux ; j'aurais été jaloux de l'âme matinale, du son premier rayon venant teindre d'or les rideaux transparents ; j'aurais été jaloux de cet oiseau qui chante, que ton ciel cherche en vain tout bloqué sous l'ombre d'épinier aux rameaux blancs ; j'aurais été jaloux de cette jeune verte, dans un coin reculé de la forêt déserte, gardant sur son velours l'empreinte de tes pieds ; j'aurais été jaloux du fruit que mord la bouchée, j'aurais été jaloux du tissu qui te touche, qui te touche et vous enche ! O trésors enivrés ! j'aurais été jaloux du baiser que ton père, sur ton front est né poser ; et de l'eau de ton baïl, embrassant toute entière, toute entière d'un seul baiser.

VII.

Il vint un jour cependant où Stoltz se présenta avec un gilet si bien fait, et d'une manche si nouvelle, que les torts que pourrait avoir M. Lauter à l'égard de sa femme, seraient considérablement accrues. Madame Lauter, alors décida que son mari n'apprécierait pas la persévération avec laquelle elle restait fidèle à ses devoirs ; que c'était trop longtemps jeter des perles devant un pâle époux, et qu'il serait injuste et barbare de laisser périr Stoltz dans une douleur qui, disait le même Stoltz, ne pouvait tarder beaucoup à la mettre au tombeau. Un matin donc, M. Lauter se réveilla à l'état

de poix, et malheureux ; et l'heure suivante, il fut pour la première fois dans ces *jeux innocents*, source de tout de siéurs qui troublent les jeunes sens ; un monsieur à baïl, devant les grands parents, tout en baissant la tête, au peu le coin des lèvres ; on a rongé vingt fois d'un mot ou d'un regard ; on a rega des vers et rendu de la gloire, perdent d'abord beaucoup de temps dans une étude pour ainsi dire toute mécanique et sans valeur intrinsèque, ayant de pouvoir parvenir à communiquer ensemble par la parole, dont ils ont tous éprouvant le même appareil d'organes. C'est que tout ce qui est l'œuvre de la nature porte le divin caractère de l'unité, qui n'existe pas d'autre la variété, et n'a rien de commun avec l'uniformité et la monotonie ; tandis que la duplicité n'est, elle, partout que le fait de l'homme faussé par des sociétés radicalement fausses, arbitraires et directement opposées aux vues de Dieu, comme aux lumières de la raison, cette autre émanation de l'esprit divin, correspondant au principe *mathématique ou nature* de l'univers (1).

A. KARR. (La suite à demain).

A VENDRE:

MAGASIN A VENDRE. — On vend le magasin rue de San Telmo, n.º 1, dans la maison de feu Francisco Cortina. Il se recommande beaucoup par sa position avantageuse, et le capital qu'il doit employer est très peu de chose. On pourra se rendre à ladite maison pour traiter de cette affaire, ou bien à l'Agence Française, rue des Pescadores, n.º 23.

— A vendre à l'amiable une PROPRIETE de 210 varas carrés, formant segundas, avec corps de logis, cuisine et une bella estancia, à l'entrée de la nouvelle ville. Le produit net, est de 250 \$ par mois. Pour plus de renseignements, s'adresser à l'agence française, rue des Pescadores, n.º 23.

— Se vende en el precio más acomodado una FINEA de 210 varas cuadradas, formando espigas, con estancias viviendas, cocina y un algibe abundante. Se halla a la entrada de la ciudad nueva. El producto neto es de 250 \$ mensuales. Para más datos dirigirse a la agencia francesa, calle de Los Pescadores, n.º 23, donde está depositado el plano de dicha finca.

— Se vende el ALMACEN sito en la calle de San Telmo, n.º 1, (tiendo el paraje más tentoso que se puede encontrar), con su extensión correspondiente y demás efectos que se indicaran.

En la misma casa darán razón hasta las diez de la mañana. También se pueden seguir a la calle del Portón No 116, para la información correspondiente.

A vendre, un modelo de MECANIQUE A FAIRE LES BRICKS — bâties machine, exécutées en grand, pour fournir douze mille briques par jour. Celui avec qui on traitera pour l'obtenir modèles se chargera de procurer un ouvrier capable de l'exécuter en grand et qui répondra de son ouvrage.

S'adresser au magasin de riz, grande rue du Marché, No 33.

MAGASIN A VENDRE A LA PLAZUELA DU MOULLE. — On vend (A CAUSE DU DEPART du propriétaire) le MAGASIN NAVAL, situé dans la rue de San Telmo, n.º 33, vis-à-vis des malasas neuvas de don José Pao.

Les avantages qu'offre cet établissement, tant par sa position avantageuse que pour la crédit dont il jouit déjà, sont d'une qualité peu commune.

Les personnes qui s'y intéressent sont priées de se rendre à la même maison, où elles trouveront le propriétaire, avec lequel elles pourront s'entendre.

Dans la rue San Joaquim, n.º 10, il se vend un magasin de VERRERIE et de VIVRES, qui, pour le peu de capital qu'il demande, pour la localité dans laquelle il se trouve, et pour la regularité de la maison, peut convenir beaucoup à ceux qui pensent y mettre un autre établissement que celui qui s'y trouve actuellement. — Les personnes qui désirent l'acheter pourront s'y dresser à la même maison.

A VENDRE. à Buenos-Aires, rue du 25 de Mai, n.º 32, le superbe établissement de BAINS et d'HOTEL, du défunt Joseph Ballester. Sa vente devrait subvenir de peu à peu. L'établissement est le seul qu'il y ait dans cette capitale; il se compose de 16 baignoires en cuivre, avec une immense chaudière, montée pour faire chauffer l'eau nécessaire. Chaque baignoire a ses tuyaux et clefs en cuivre. Une pompe contruite dans un puits, remplie avec un cheval les baignoires deau, le tout se trouve dans le meilleur état de service.

L'Hôtel se trouve situé dans le même corps de logis; il consiste en 12 ou 15 petites chambres. Le train de cuisine est des plus complets. Le prix du loyer est modéré.

Les personnes qui désirent acheter cet établissement, doivent venir en charger quelqu'un de traiter avec la propriétaire, qui habite la saidita maison.

17 GRAISSE SURFINE. — MM. les Restaurateur et chef d'autres établissements en transvoyer en gros et en détail au prix le plus modéré au dépôt italien rue de St-Vincento, numero 43, près le petit marché, au magasin de comestibles.

17 GRASA SUPERIOR. — La encontraron por mayor y menor en el precio más equitativo los fundidores y goles de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n.º 49, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

DEMANDES ET AVIS DIVERS.

17 AVISO INTERESANTE. — A la Peñete Colorada, calle del Portón, n.º 126, se ha sacado RAPE francés recién llegado de París y de Burdeos, fresco y de superior calidad, Rape de azafrán legítimo de la fábrica de Merton, Cigarrillos de regalía y de medio-regalía, gran surtido de Cajas de tape, cestas de todas clases, navajas de patente de afeitar, anteojos de todas clases, uñadores finos y ordinarios, camisas blancas y de color, y muchos otros artículos que por su larga extensión no se mencionan, y todos a precios muy moderados.

17 AVIS. — M. Senator Rouillier, fait envoi au public qu'il vend son établissement de restaurant et billard, situé à la Buena-Vista. Les personnes qui désirent l'acheter peuvent se diriger chez lui pour traiter.

Madame PELTIER, nouvellement arrivée de Paris, fait envoi qu'elle fait tous genres de corset, pour homme comme pour femme. Dans le même atelier, l'on confectionne les robes, les voiles et les mantillas. L'on blanchit les dentelles a neuf et les raccommode, l'on brode toutes espèces de choses, l'on fait les layettes pour les nouveau-nés, et l'on blanchit les bas de soie, blancs comme autre, on les remet à neuf, et on remet à neuf les robes de soie, rue San-Diego, n.º 32.

17 Un professeur de LANGUE ESPAGNOLE offre ses services et ses soins assidus à ceux qui voudront bien l'honorar de leur confiance. — S'adresser au bureau du journal.

Un jeune italien, PROFESSEUR D'EQUITATION, désirent de se placer dans n'importe quelle maison pour avoir soin des chevaux et les dresser selon les méthodes d'Europe.

B'a lire au bureau du journal.

Une jeune basquaise, désireuse d'ouvrir dans une bonne maison particulière; elle a le lait très-bon, frais et en abondance; elle présente une belle complexion et les meilleurs renseignements possibles. On peut la demander au café de M. Laronda, à la Buena Vista, vis-à-vis la fabrique de savon et de chandelles.

Madame Colve, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire l'état du MODISTE EN ROBES, et qu'elle mettra tout son zèle à satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté, que par la modicité de ses prix. D'adresser à San Francisco, n.º 15, en face la maison de M. Russo.

Avis.

A LA GRANDE LUNFTTE D'OR. — Magasin du sieur VIGLEZZI, Opticien, rue Saint-Gabriel, N.º 127 o 129.

On vient de recevoir un grand assortiment de lunetterie en tous genres; verres en cristal de roche et ordinaires, myopes et converges, dito de couleurs, converges, fixes à main avec et sans ressorts, longuezas juanillas pour le théâtre, petites longues vuas de campaña pour la poche. Parmi le grand cañón de marchandises dont le détail sera trop long, les articles suivants serviront pour donner une idée du grand bon marché qu'on rencontre dans cette maison: Redingotes de drap fin noir et de couleurs à 13 patacones chaque, gilets de soie assortis a 2 et 3 patacones, colts étoilé a 14. Le chemisier à 1 pat. et demi. Un joli choix de ridicullos a 1 pat. et pat. et demi pièce, etc.

VIGLEZZI.

Aviso.

AL GRAN ANTEJO DE ORO.

Tienda de VIGLEZZI, calle de San Gabriel, N.º 127 y 129. Se acaba de recibir un gran surtido de anteojos de todas clases, cristales de roche y ordinarios, myopes y converges, ditos de colores para conservar la vista, lentes con resortes y sin ellos. Anteojos dobles para teatro, dientes de campaña como para bolillo. Entre el gran surtido de mercancías de que el detalle sería muy largo, los artículos siguientes bastarán para dar una idea del gran baratillo que se encuentra en la dicha tienda: Llavitas de paño fino, negro y de color a 13 patacones una, chalecos de seda cortido 2 y 3 pat. corbatines de raso a 1 pat. ideas con pechera 1 y 1½ pt. Un surtido de ridicullos a 1 pat. gran surtido, copas, vasos, frascos y frascos de cristales y porcelana a 1 pat. y pt. 1 pt. uno, etc.

VIGLEZZI.

FABRIQUE DE BIERRE.

Rue de la Estanzuela, en face de la quinta de M. Asaya. Elle appartient anteriormente a M. Guindon.

M. LECKNER et DAVIAUD ostent, dans cet établissement, leurs services au public qui, soit dans la maison, soit à domicile, sera servis avec exactitud, au prix modéré de Deux patacones la douzaine, les bouteilles ou cruchones non compris. Les acheteurs au comptant auront un treizième à la douzaine. Price en baril, et au comptant, on pourra donner la bouteille à raison de SIX Veintenas avec avantage du treizième. Les entrepreneurs vengarán de ce jour par une fabrication soignée les désiradas más finas consumidoras. — S'adresser au dépôt, Grande rue du Marché n.º 69 en face de la plaza Gagancha et chez M. Tegemann, tiñaturier, rue del Portón, a cote de M. Montes.

Madame THEVENET, SAGL-FEMME, voulant reconnaître la confiance dont les dames de cette capitale on bien voulu l'honorar, écrit devoir, avant de partir pour l'Europe, leur recommander MADAME MORTET, récemment arrivée de France, reçue par la junte d'hygiène de cette ville, et domiciliée rue Neuve-du-Cordon, maison Esteves, en face du café de l'Immortal. Madame Thevenet croit pouvoir, en toute confiance, garantir les connaissances et l'habileté pratique de madame MORTET, et assurer qu'elle ne laissera rien à désirer aux personnes qui auront recours à ses soins.

Aviso. — La Sra. Thevenet, partera, conseqüente à la distinguida confianza que siempre le han dispensado las señoras de este pueblo, se halla en el deber antes de embarcarse para Europa, recomendarles la Señora Mortet, recién llegado de Francia, y recibida por la Junta de higiene de esta capital, domiciliada en la calle nueva del Cordon, casa del Sr. Esteves, frente al Café del Immortal. Esta Señora es de todo saber en su arte y es hacerle justicia en asegurar que nada dejara a desear a las personas que gustan ocuparla.

— On a déposé au bureau du journal une lettre adressée à M. Aimard Salfray, peintre en bâtiment à Montevideo, fils du gardien de l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

17 AGENCE FRANCAISE d'Affaires et de Commission, rue de los Pescadores, sous la direction de M. VIALA. — Le bureau est ouvert de 9 à 3 heures. — Le Directeur se rend à l'heure responsable de tous les actes de l'administration.

— Un jeune homme de 23 ans, Francés, voulant faire un peu de cursive et connaître le service intérieur d'une maison, desire de se placer. — Il de bons répondans, — S'adresser au bureau du Messager.

17 BILLARDS. — Jusqu'à ce jour aucune fabrique de Billards n'a existé dans ce pays, et ceux qu'on importe de l'étranger souffrent toujours du jembo bois et occasionnent des frais énormes. M. Cochet, menuisier-ébéniste, qui a une longue expérience dans ce genre de construction, s'offre à établir des Billards de toutes dimensions et toutes classes qui lui seront demandés, soit pour établissements publics publiés pour maisons particulières, et il sera préférablement du chêne du Nord-Amérique, dont la beauté est connue et qui ne travaille point comme d'autres bois qu'en importe de l'étranger. — Les prix seront les plus accommodans. — S'adresser à M. Cochet, rue San Benito, n.º 30, en face des magasins de M. Duplessis.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 19 Octobre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
8 heures du matin.	15 °	751					
Midi.	25 °	751					
2 heures du soir.	20 °	749					
Maximum.							
Minimum.							
Moyenne.	25 °	750					

17 BILLARES. — Hasta ahora no se estableció en el país alguna fábrica de Billares, y los que se traen del extranjero, necesitan siempre costosas refacciones causadas por el juego de las maderas. El Sr. Cochet, carpintero-ébénista, que tiene una larga experiencia de esta clase de obra, ofrece construir los Billares de todas clases y dimensiones que se necesitan en los establecimientos públicos o en casas particulares, sirviendo preferentemente de roble de Norteamérica, tan apreciada por su primor y por no alabearse como las maderas importadas de otras partes. — Los precios serán los más acomodados. — Díjase al Sr. Cochet, calle de San Benito, 31, frente a los almacenes del Sr. Duplessis.

MODES — Madame Pénékere, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire les modes, et qu'elle mettra tout son zèle à satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté de ses chapeaux, que par la modicité de ses prix. S'adresser chez M. Martin-Rose, tailleur, rue Saint-Francisco, n.º 40.

17 On demande un petit APPARTEMENT de 3 pièces, ménage ou non meuble, qui soit situé dans le quartier formé par les rues San Miguel, San Juan, San Gabriel et San Francisco. — S'adresser chez MM. J. J. Klick et Cie.

17 Un BOTIER, nouvellement arrivé de France, désirent trouver une place pour diriger un magasin comme coupeur. Pour traiter, s'adresser au bureau du journal, rue San-Benito, n.º 3.

17 Un BOTERO, recién llegado de Francia, desearía colocarse en una Botería para dirigir la casa como cotorador. — Ofurio a la calle San Benito, n.º 3.

Maison de Santé et Institut orthopédique, dirigés par le docteur A. J. PEIXOTO. — rue San-Miguel, 127, en face l'Eglise San-Francisco. Pension, chambre et traitement, 3 patacones par jour les 15 premiers jours payés d'avance et les autres tous les jours; LES MALADES PERDRON DROIT A TOUTE RECLAMATION SUR LE PRIX DES 15 PREMIERS JOURS PAR LE FAIT SEUL DE LEUR ENTREE DANS L'ETABLISSEMENT. Pour les esclaves et domestiques, il y a une infirmerie à part, où ils ne paieront que 2 patacones par jours. Les opérations se paient à part, d'après un tarif dont les malades trouveront le tableau dans leurs chambres.

BAINS DE VAPEUR SIMPLES ET SEULS, 2 Patacones BAINS ORDINAIRES ET DOUCES, 1 patacon.

AVISO AL COMERCIO. — Un joven francés que puede dar garantía de su buena conducta, desearía hallar una colección en alguna casa de comercio para llevar los libros o bien sus alguna tienda, comprometiéndose en desempeñar de una y otra cosa. Ofurio en esta administración, calle San Benito n.º 3.

— A vendre un CHIEN DE CHASSE de race fina, chassant et rapportant très-bien. Celui ou ceux qui désirent l'acheter pourront s'adresser au magasin de comestibles en face du Cirque.

OBJETS PERDUS.

La personne qui a trouvé UNE CANNE en bois de palissandre (jacaranda), suministrada d'une tête de dogne en corne fondue, est priée de la faire remettre CALLE SAN BENITO, numero 3, où on lui donnera, si elle l'exige, six fois la valeur de cet objet.

Pour le Huare.

Le brick français Thérèse, capitaine Noël, ayant la moitié de son échouement arrachée, pourra prendre le reste à fréts.

S'adresser à ses consignataires, MM. Greenray et comp., ou à P. H. Robillard, No 44, calle del Muelle.

Avis. — BAL DU CAFE DES ARCADES, à droite, en sortant du marché.

Depuis le 2 octobre il y a BAL tous les dimanches, à deux heures et demie de l'après-midi, et les jeudis et samedis de chaque semaine, depuis sept heures jusqu'à onze.

La salle ayant été considérablement agrandie, les danseurs jouiront de toutes les commodités possibles, et un orchestre choisi exécutera les plus jolies contre-danses et valses.

Teatro.

El Jueves 20 de octubre,
El ASOMBRO DE JEREZ,
Comedia de magia en 3 actos.

COURRIERS.

Pour Canclones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandu, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois.

Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, REYNAUD.